

**Martin Rouz**

**Qu'importe la hauteur du saut  
(pourvu que le parachute s'ouvre)**



**Roman**



Martin Rouz

# Qu'importe la hauteur du saut (pourvu que le parachute s'ouvre)

*Roman (à tendance policière)*

ISBN 979-10-95236-00-9

Livre autoédité

© Martin Rouz, 2015

<http://www.martinrouz.com>

Tous droits de traduction, de reproduction et  
d'adaptation réservés pour tous pays

Photo de couverture © Philippe Leroyer

« Occupy La Défense »

Le 4 novembre 2011, trois cents Indignés pacifistes déployaient leurs tentes sur l'esplanade de La Défense pour dénoncer les abus du néolibéralisme financier. Ils furent violemment délogés par les CRS. Seuls ces deux cartons résistèrent à l'assaut.



## 1. La firme

*Pauvre type !  
Je vais te laminer, te concasser.  
Je broierai ta gloire au pilon de la médiocrité  
pour la saupoudrer sur la pitance  
de mon chien par petites pincées.  
Tu finiras séché au soleil et bouffé par les mouches.  
Mon triomphe sera total !*

Lundi 14 novembre, 8 h 25.

Dernier étage de la tour KeOps.

Alain Jaret s’avança d’un pas vif et assuré, sans même jeter un œil à la vue panoramique exceptionnelle qu’offrait l’immense baie vitrée. Il posa sa mallette, étendit sa veste de costume sur une chaise et s’installa dans son fauteuil. Vérifia sa cravate puis leva les yeux, le dernier étage de la tour Eiffel en ligne de mire. Voilé par des lambeaux de nuages sombres, le soleil pointait à l’horizon, inondant l’atmosphère d’une étrange lumière bleutée.

Marie poussa la porte, un plateau dans les mains.

— Bonjour, monsieur le directeur. Café, viennoiseries et revue de presse.

Qu’elle disposa méticuleusement devant lui, avant de percher la veste sur le portemanteau en s’éclipsant. Jaret n’émit aucun son, n’esquissa aucun mouvement, se contentant de fixer sa secrétaire. Il survola les premiers articles en buvant son café, abandonna à la troisième page, repoussa le

tas de papier et appuya ses mains à plat sur le bureau. Plus loin, flanqué d'un bar et d'une bibliothèque, un petit salon conviait à la détente. Le parquet de chêne blanchi accentuait cette impression de luxe froid laissée par des murs précieusement travaillés à la chaux et parsemés de tableaux aux traits géométriques épurés.

8 h 35.

Un bruit de canne résonna dans le couloir. Jaret leva le menton. Trois coups brefs et le gracieux visage de Marie réapparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Monsieur, le président souhaite vous voir, dit-elle, tout en s'excusant du regard de n'avoir pu le prévenir plus tôt.

Elle se recula juste avant que le battant ne claque contre le mur, laissant poindre le président de la société, Alfred Desmarets, soixante-quatorze ans, frêle et voûté, nageant dans son costume anthracite, le visage rongé par la vieillesse et la fureur. Marie referma derrière lui, le cou fripé par une tension nerveuse mal maîtrisée.

— Monsieur le président... lança courtoisement Jaret, circonspect.

Desmarets s'arrêta net et redressa la tête.

— Ne m'appellez plus jamais « monsieur le président » ! Vous êtes un nul ! Vous êtes viré ! Vous avez perdu l'appel d'offres du ministère de l'Intérieur. Deux milliards envolés, évaporés !

Jaret sembla rassuré. Il sourit. Essoufflé par son effort, le président marqua un temps d'arrêt. Puis progressa encore de quelques pas en direction du fauteuil le plus proche.

— Vous n'avez été engagé que pour une seule chose, fulmina-t-il à nouveau, gagner cet appel d'offres ! Vous nous aviez promis que vous le gagneriez, avec tous vos... contacts et vos manigances. Foutaises !

— Je vous ai promis de le gagner, nous le gagnerons.

— Je viens d’avoir le ministre de l’Intérieur au téléphone, la décision sera officialisée dans une heure. Ils ont choisi Rubens. Nous étions trois cent millions trop cher. Trois-cent-millions ! Et nous pouvions proposer quatre cent millions de moins, je vous l’avais dit, je vous avais prévenu !

Le teint de Desmarets oscillait du violet au grisâtre, sa couleur naturelle. Chacune de ses tirades était ponctuée d’un silence récupérateur. Ses yeux exorbités suintaient de haine. Jaret se carra dans son fauteuil, croisa les bras et inclina la tête en haussant les sourcils.

— Monsieur le président, asseyez-vous cinq minutes, que je vous explique, suggéra-t-il sur un ton doux et agréable.

— M’expliquer quoi ? Que vous avez rompu notre accord tacite avec Rubens qui nous assurait...

— J’ai effectivement rompu le cartel que vous aviez mis en place, l’interrompit Jaret. En laissant faire les choses, KeOps aurait remporté cet appel d’offres à deux milliards, je vous l’accorde. Mais nous aurions aussi perdu les six gros marchés suivants.

— Et maintenant, nous allons tous les perdre ! Chapeau !

— Nous allons tous les gagner.

Amusé par la situation, Jaret laissa un silence de plomb s’installer. Grand et ample d’épaules, l’homme en imposait physiquement malgré ses soixante et un ans. Ses cheveux châtain grisonnant, qui avaient une fâcheuse tendance à rebiquer vers le bas, formaient une sorte de casque surplombant un large front. Son cou musclé, sa mâchoire carrée et ses traits burinés lui conféraient un charisme naturel marquant les esprits dès le premier abord. Il sondait son interlocuteur avec le regard incisif du lion tapi dans l’ombre, guettant la première occasion pour bondir sur sa proie.

Abasourdi, Desmarets se tenait raide, perclus de rhumatismes et de stupéfaction. Ses épais sourcils blancs dessinaient

deux accents circonflexes menaçants se rejoignant à la racine du nez. Vieille école, avant de prendre une décision, il mettait la matière grise de sa demi-douzaine de conseillers à contribution. Une circonspection que Jaret mesurait sur l'échelle de l'inconsistance. Dès leur première rencontre, l'intrépide brûla de secouer ce paquet d'os mal ficelé dont la silhouette dégingandée menaçait de rompre en permanence. Mais, ses premières piques verbales ayant rebondi sur le cuir tanné du président, Jaret décida d'attendre son heure. Après trois interminables mois d'attente, la récompense se profilait enfin.

Le cartel historique mis en place par les géants du BTP assurait à KeOps trente pour cent des marchés publics à bons prix. Pas assez, pour Jaret, qui expliqua que ses affidés avaient amassé des monceaux d'enregistrements, de vidéos, de documents, assez d'éléments pour qu'en quelques semaines, la justice puisse formellement établir le trucage du marché.

— Un seul coup de fil à passer et nos avocats lancent une procédure éclair contre Rubens, poursuivit Jaret. Plusieurs personnes risquent la prison, y compris parmi les proches du ministre de l'Intérieur. (Il ponctua cette phrase d'un sourire entendu.) Cela créera un scandale retentissant. Le ministère n'aura d'autre choix que d'annuler l'appel d'offres et d'en émettre un nouveau. Rubens ne pourra pas y participer. Comme candidats sérieux, ne resterons plus que nous et Clergeau. Autant dire que c'est gagné d'avance. Nous ferons un effort de cent millions pour épater la galerie, et donc...

Jaret fixa le président, de ses grands yeux noirs perçants.

— Et donc ? s'impatienta Desmarests.

— Et donc, comme vous l'avez fort à propos relevé tout à l'heure, nous avons gonflé notre premier devis de quatre cent millions et vous n'êtes pas sans savoir que quatre cent millions moins cent millions font...



— Au fait, Jaret, au fait !

— Trois-cent-mil-lions ! Bravo ! De bénéfiques nets inespérés. A ajouter aux cent millions de marge déjà prévus dans notre première réponse. Au final, deux milliards de contrat, quatre cent millions de bénéfices qu'il est déjà prévu de doubler en dépassements avec l'accord oral des principaux intéressés. A moins de nous reconverter dans le trafic de drogue, je ne vois pas de quelle façon nous pourrions faire mieux.

Et pendant ce temps, Rubens devrait batailler en justice et aligner des milliards d'amende. KeOps pouvait couler son principal concurrent en deux ans. Les yeux de Desmarets s'étrécirent.

— Cela veut dire qu'on deviendrait numéro un européen. Vous voulez toujours me virer ? s'enquit naïvement Jaret.

— Par quel moyen avez-vous obtenu ces preuves ?

— Mes fameux contacts, mes manigances...

— Si vous avez des charges contre eux, ils en auront aussi contre nous. Vous avancez en terrain miné !

— Oui. Mais c'est moi qui ai posé les mines. Et ceux qui essaieront de me coincer exploseront bien avant moi.

Desmarets se renfrogna. Jaret étouffa un soupir de satisfaction, avant d'annoncer que ces arrangements leur coûteraient quelques menus pourboires. Une cinquantaine de millions.

— Cinquante millions... d'euros ?! s'étrangla Desmarets.

— Non, de kopecks austro-hongrois, rigola Jaret. Peut-être un peu plus, à vrai dire. Mais c'est pour la bonne cause.

Le président s'assit enfin, une grimace de douleur sur le visage. Jaret s'empressa de le remercier en lui indiquant la sortie. Débordant d'incrédulité, blême, Desmarets parvint à se relever, péniblement, à la deuxième tentative. *Rira bien qui rira le dernier, Jaret !* ronchonna-t-il intérieurement en

s'éloignant clopin-clopat.

— Ah, j'oubliais... Votre mandat de président se termine dans quatre mois, c'est bien ça ?

Desmarets s'immobilisa. Des vagues de plis se mirent à tanguer sur son front. Jaret le somma de ne pas se représenter, dans l'intention de prendre les rênes sans partage.

— Vous n'y pensez pas ? gronda le président dans un curieux mouvement de buste laissant présumer qu'il tentait de gonfler le torse.

— Je fais bien plus qu'y penser.

— Alors nous devons nous affronter. C'est une perspective assez excitante, je dois dire.

— Ne vous excitez pas trop, je vous rappelle que vous avez soixante-quatorze ans, même si vous en faites dix de plus, et sauf votre respect, monsieur le président, vous conviendrez avec moi qu'à votre âge et dans votre état, l'excitation pourrait se révéler fatale. Soyez prudent, cher ami, la santé est le bien que nous avons de plus précieux !

Le sourire forcé de Desmarets se figea. Son souffle s'accéléra, ses yeux exprimèrent successivement la peur, la haine, la colère. La mine déconfite, il sortit de la pièce, mâchonnant quelques bredouillis inaudibles.

Parvenu à son bureau, il se laissa tomber dans son fauteuil, rumina la discussion qu'il venait de subir et empoigna le téléphone :

— Virginie, appelez-moi le ministre de l'Intérieur immédiatement ! En personne !

Après une longue réflexion, souriant et fier de lui, Jaret saisit son mobile.

— Monsieur le ministre de la Défense, entama-t-il solennellement, avant d'enchaîner sur un ton plus familier : il faut que je te parle. Rappelle-moi dès que possible !

## 2. Golgoths

*Dieu se rit des hommes qui se plaignent des conséquences,  
alors qu'ils en chérissent les causes.*

Jacques Bénigne Bossuet

10 h.

Yohann Brakash alluma son ordinateur et ôta sa veste tout en parcourant l'open space du regard. Régnait en ce lieu une étrange atmosphère, faite d'un épais brouillard de murmures étouffés et de regards en coin, qu'un rayon d'enthousiasme parvenait néanmoins à percer par endroits.

Yohann devait encore être le dernier à se mettre au travail, ce matin-là. Comme à l'accoutumée, il consacra ses dix premières minutes à sa revue de presse matinale. Puis il ouvrit ses mails et déplia les huit messages arrivés depuis sa dernière connexion, vendredi soir. Aucune urgence. Il lança sa messagerie instantanée et amorça une discussion à quatre :

- [Yohann] Café ?
- [Charlène] Salut Yohann
- [Olivia] Ta mere t'a jamais appris à dire bjr ?
- [Yohann] Jamais connu ma mère.
- [Olivia] Oups... Ça marche aussi avec ton père, hein.
- [Bertrand] Yoh, Pause caf 7'54 après ton arrivée, tu viens de battre ton record ! Bravo.
- [Olivia] Hé hé !
- [Yohann] T'es d'la police ?

– [Olivia] Ho ho !

– [Bertrand] Non, juste ton chef. Si j'étais flic, tu serais déjà en taule depuis lgtps, si tu vois cq jveux dire

– [Charlène] En « taule » ?

– [Yohann] Vous me saoulez. Moi, j'y vais.

– [Charlène] Pourquoi en « taule » ?

– [Bertrand] Ds 5 mn pour moi

– [Olivia] pareil

– [Charlène] Pourquoi en « taule » ?

Charlène était d'un naturel prude et timide. Jamais un mot de travers, toujours bien habillée, elle prenait un air gêné chaque fois qu'une phrase comportant un gros mot lui heurtait les tympanes. Perfectionniste au possible, les bouts de programmes informatiques qu'elle développait comportaient peu d'erreurs.

Tout le contraire d'Olivia, qui passait la majeure partie de ses journées à attendre les pauses. Son boulot, elle le bâclait en des temps records. Mais le nombre de bugs qu'elle générait était tout aussi remarquable et il fallait souvent que quelqu'un repasse derrière elle. Célibataire de trente et un ans, extravertie, plutôt agréable au regard, elle avait un défaut difficile à cacher : son rire, qui laissait toujours à penser qu'un sac de noix dévalait l'escalier dans son dos.

Bertrand, ventru barbu aux cheveux bruns mal entretenus, la cinquantaine bien sonnée, était le chef de cette fine équipe de cinq développeurs dont les deux absents, Damien et Luc, étaient ce jour-là en mission chez un client. Humaniste grincheux à l'humour aussi rare que décalé, factuel et laconique, il arrivait toujours en premier et partait toujours en dernier.

Les cinq compères possédaient leurs propres espaces de travail, minuscules, séparés par des cloisons basses à peine plus épaisses qu'une feuille de papier. Organisation limitant

les bavardages et les pertes de temps inutiles selon la direction. Bertrand, lui, bénéficiait d'un vrai bureau. Pas plus de six mètres carrés, certes, mais isolé par des parois de verre bien plus hautes lui garantissant un minimum d'intimité sonore. Le grand luxe.

Olivia sortit de l'ascenseur et passa derrière la cloison façonnée de miroirs camouflant la cafétéria installée en rez-de-jardin. Elle glissa la main dans ses cheveux blond platine, coiffés en un carré court savamment désordonné illuminant un visage pâle et moucheté de taches de rousseur. Elle s'approcha de la machine à café où Yohann l'attendait, un gobelet à la main. Ils échangèrent deux bises. Elle attendit quelques instants en le fixant de ses grands yeux bleu délavé.

— Merci pour le café ! ironisa-t-elle finalement en faisant basculer sa pièce dans la fente de l'appareil.

— De rien.

*Tu ne l'emporteras pas au paradis, Brakash !* Elle garda sa remarque pour elle mais lui décocha en échange un regard acéré.

Une vingtaine de personnes occupaient la cafétéria, rassemblées autour de tables hautes, dans une ambiance agitée. La baie vitrée ruisselant d'une lumière froide s'ouvrait sur un patio boisé, dont les vagues odeurs de verdure venaient adoucir l'amertume du café. Comme à leur habitude, Yohann et Olivia s'installèrent derrière la vitre sans tain, une position stratégique leur permettant d'épier simultanément le salon d'attente, devant le guichet des hôtes, et les portes des ascenseurs.

— Bon week-end ? demanda Olivia.

Hochement de tête. Silence.

— *Grrr...* Au cas où tu te demanderais comment s'est passé mon week-end, la réponse est « bien ». J'ai revu une vieille copine qui passait sur Paris.

— Vieille comment ?

— Pas autant que toi, disons qu'elle vient tout juste d'entamer le stade du flétrissement.

— Bonjour... marmonna Charlène de sa voix soufflée, la bouche en cœur.

Tailleur sobre, cheveux bruns au carré, une longue frange dissimulait son front et une partie des lunettes, dont les épaisses montures caramel faisaient ressortir ses yeux marron.

— Salut Yohann, glissa Bertrand en posant son café.

Chemise de trappeur canadien, débraillé.

— Ça roule ? Bon week-end ? répondit Yohann en esquissant un sourire.

Olivia prit un air vexé.

Bertrand avait travaillé tout le samedi pour rendre son budget prévisionnel en temps et en heure, alors même qu'il jouissait de la garde de ses enfants. Charlène et Olivia le lui firent lourdement remarquer. La lippe amère, Bertrand tenta de détendre l'atmosphère en bougonnant qu'il leur avait offert une virée à Disneyland le lendemain : « Ils étaient super contents ».

— Ouais, c'est vrai que c'est sympa de faire la queue pendant quatre heures, hein, ça te ressoude une famille, ça ! le tança Olivia en rigolant.

Bertrand laissa filer sans répondre. Yohann fronça sévèrement les sourcils. Etonnées, Charlène et Olivia pivotèrent pour lorgner dans la même direction : une demi-douzaine de colosses aux crânes rasés attendaient l'ascenseur. Les deux premiers étaient plutôt bien habillés, pantalons de toile, chemises, veste en cuir pour l'un et blazer pour l'autre. Une mallette à la main. Les deux suivants étaient en manches de chemise malgré la froideur de ce mois de novembre. Les deux derniers accoutrés de treillis camouflés. Des Golgoths.

— Hmm, bizarre, grinça Bertrand.

— Ils sont pas mal les mecs, hein... lâcha Olivia en visant Charlène d'une œillade malicieuse.

Laquelle secoua la tête de dépit.

Les dix minutes réglementaires écoulées, tout ce beau monde regagna son poste. Yohann redémarrera sa messagerie instantanée et double-cliqua sur l'avatar de Peggy Meltown, une fille du treizième étage, celui de la direction nationale, les trois du dessus étant réservés aux directions Europe et Monde, et le dix-septième et dernier au président, au directeur général et au conseil d'administration. La tour KeOps formait une pyramide aplatie sur le dessus, tout de verre et de métal.

— [Yohann] Y a quelqu'un ?

Message qui reçut réponse dix-sept minutes plus tard :

— [Peggy] Yo, Yohann ! Ça fait un bail. Comment vas-tu ?

Peggy et Yohann avaient fait connaissance dans l'ascenseur de la société, un an plus tôt, une panne de courant les y ayant bloqués deux heures durant. Yohann avait bien tenté de démonter le plafond pour se hisser dans le conduit, façon James Bond, mais Peggy s'étant accrochée à lui en le suppliant de ne pas l'abandonner, il s'était ravisé. Elle avait parlé sans discontinuer jusqu'à ce qu'on vienne les secourir, étalant sa vie, toute sa vie : son travail, ses compétitions de badminton, son mari, trop absent, ses deux filles, trop présentes, l'enfer que lui avait fait subir son imbuvable mère pendant son enfance...

A l'initiative de Yohann, ils se retrouvèrent devant la machine à café. Peggy, tout sourire :

— Déjà là ? J'ai foncé pourtant.

— C'est Galilée qui avait trouvé ça : si tu jettes un kilo de plomb et un kilo de plumes du haut d'une tour, c'est celui qui part de l'étage le plus bas qui arrive en premier.

— Il faut aussi avouer que tu es un poil plus lourd que moi,

gloussa-t-elle.

La frêle petite secrétaire ne devait effectivement pas excéder les cinquante kilos, en comptant sa foisonnante chevelure rousse qui lui balayait le bas des reins. Yohann, lui, ne passait que rarement sous la barre des quatre-vingt-dix, par erreur le plus souvent, du haut de son musculeux mètre quatre-vingt-huit.

Sur la pointe des pieds, Peggy lui fit la bise.

— T'es rayonnante, ça fait plaisir à voir.

Elle se montra étonnée de cette flatterie.

— Ça va, j'ai plutôt la pêche. Tu ne dis pas encore bonjour mais tu fais des compliments. C'est un bon début, tu vas y arriver, tu vas voir.

Yohann la questionna d'emblée sur la troupe de gorilles aperçue au rez-de-chaussée. Peggy avoua ignorer la raison de leur visite. Elle lui raconta tout de même qu'ils étaient passés par le treizième étage, où « un adjoint à la noix » les attendait. Après avoir été accueillis par le directeur des opérations, ils montèrent au dix-septième.

— Au dix-septième ciel..

— Exactement. J'ai discuté avec Marie, Marie Bersol, la secrétaire de Jaret. Elle n'est pas très bavarde celle-là, mais j'ai quand même réussi à lui soutirer deux-trois trucs. Ils seraient en train de renforcer nos activités dans des destinations exotiques : Hong-Kong, les Bahamas et même l'Azerbaïdjan et la Libye ! Tu y crois, toi ? La Libye !

— Pas le droit de construire de buildings, en Libye ?

— Ils sont en pleine guerre civile !

Peggy se montra déroutée du fait que les projets de réorganisation se focalisaient sur les services financiers du groupe. Fusionnés trois ans plus tôt, rapatriés à Paris, il semblerait que la direction ait de nouveau décidé de les éparpiller un peu partout. Loin, dans des contrées peu



recommandables. Yohann acquiesça, même s'il avait du mal à suivre le fil tant le débit verbal de Peggy était élevé.

— C'est pas non plus un secret qu'on a des comptes off-shore, dit-il.

— Oui, mais ça a l'air d'aller plus loin. Bon... je n'en sais pas plus, mais l'ambiance a radicalement changé depuis quelque temps.

— Depuis que Jaret est arrivé, par hasard ?

— Cela correspond à peu près, oui.

Yohann se redressa en observant les environs. *Galilée avait réalisé son expérience du haut de la tour de Pise*, songea-t-il avant de remercier Peggy. De retour à son poste, il savoura un message de Bertrand : « Je vous rappelle qu'on commence à fusionner les codes à 16 h, une équipe de testeurs nous a été affectée à 18 h !! Activez-vous et donnez-moi votre état d'avancement toutes les heures !! ». Charlène et Olivia avaient déjà annoncé que leur code serait prêt pour 15 h. « 16 h ? On n'est jamais à l'abri d'un miracle ! » claquait Yohann.

— [Charlène] Hé, au fait, c'est quoi cette histoire de « taule » ?

Yohann était un informaticien d'une redoutable efficacité. De l'avis de tous, il allait deux à trois fois plus vite que la moyenne. Mais il était lunatique. Il pouvait travailler pendant deux heures sans décoller les yeux de son écran, tandis que ses doigts s'abattaient sur le clavier à un rythme effréné, puis passer les quatre heures suivantes à surfer sur Internet en se laissant dériver au gré des courants cybernétiques.

Alors qu'il s'attelait à la tâche, une fenêtre se mit à clignoter.

— [Olivia] T'as rien remarqué ?

— [Yohann] ?

— [Olivia] T'as rien remarqué ?!

– [Yohann] J’aurais dû ?

– [Olivia] Pour ta culture personnelle, si un jour tu remarques un anneau au-dessus de mon œil droit, c’est un piercing.

– [Yohann] Tu l’avais déjà avant, non ?

– [Olivia] Non

– [Yohann] Ah...

– [Olivia] Et donc ? Tu trouves ça comment ?!

– [Yohann] Les piercings, c’est bien.

– [Olivia] ?

– [Yohann] C’est pratique aussi : plus besoin d’enfiler un asticot sur l’hameçon pour ferrer des morues.

– [Olivia] Pfff... t’es naze !

*Grrr...* Olivia appréciait beaucoup Yohann, mais elle n’arrivait pas à le cerner. Et ça l’énervait. Ses incongruités verbales ? Elle avait subi bien pire sous la tyrannie barbare de ses trois frères aînés. Ses irrévérences comportementales ? Plutôt drôles en général. La chose qui la révoltait vraiment, c’était que Yohann semblait se jouer d’elle en permanence. Comme il se jouait de tout le monde, d’ailleurs, d’une façon ou d’une autre. Un jour, devant l’ascenseur, un homme cherchant son chemin se fendit d’un timide « Excusez-moi, monsieur ». Sans même prendre la peine de s’orienter vers son interlocuteur, Yohann l’envoya bouler d’un cinglant « Ça ira pour cette fois mais que je ne vous y reprenne pas ! » qui laissa le type pantois. De même qu’Olivia.

Yohann avait fait du contre-pied sa devise. Corrosif là où on l’attendait gentil. Doux et attentionné lorsqu’on le présentait fielleux. Ses errements comportaient toujours une part de second degré. Encore fallait-il parvenir à la déceler.